

**Philippe  
Doumenc**

**Contre-enquête  
sur la mort  
d'Emma Bovary**

---

**roman**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Elle s'appelle Emma Bovary et son histoire est célèbre. Amoureuse de l'amour, elle a vécu d'illusions, trompé son mari et ruiné son ménage. Dans un geste de désespoir, elle se tue en absorbant une forte dose d'arsenic – c'est du moins ce que prétendra Flaubert. Or c'est un fait reconnu que l'arsenic, en une seule prise, n'est presque jamais mortel...

Voici ce qui s'est réellement passé : au chevet de la jeune femme, deux médecins ont été appelés. L'un, le docteur Canivet, relève des traces discrètes de contusions ; l'autre, le professeur Larivière, pourra témoigner des derniers mots chuchotés par Emma : "Assassinée, pas suicidée."

Deux policiers de Rouen sont dépêchés à Yonville afin d'élucider l'affaire. Et les voilà bientôt nantis de plusieurs suspects possibles : un mari cocufié, un prêteur sur gages, deux femmes de caractère, un cynique libertin, un pharmacien con cupiscent...

Dans le décor médiocre et petit-bourgeois où Emma suffoquait d'ennui, Philippe Doumenc orchestre une contre-enquête brillante et talentueuse – un vrai et noir roman qui nous révèle enfin ce que Flaubert lui-même feignait d'ignorer.

"DOMAINE FRANÇAIS"

PHILIPPE DOUMENC

*Philippe Doumenc, né en 1934, vit à Paris. Il a fait carrière dans l'aviation long-courrier avant d'être l'auteur de trois autres romans et d'un recueil de récits.*

DU MÊME AUTEUR

*LES COMPTOIRS DU SUD*, Seuil, 1989.  
*EN HAUT A GAUCHE DU PARADIS*, Seuil, 1992.  
*LES AMANTS DE TONNÉGRANDE*, Seuil, 2003.  
*UN TIGRE DANS LA SOUTE*, Actes Sud, 2008.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00317-3



PHILIPPE DOUMENC

Contre-enquête  
sur la mort  
d'Emma Bovary

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



# I

*Mais naturellement ma pauvre Bovary s'est bien empoisonnée elle-même. Tous ceux qui prétendront le contraire n'ont rien compris à son personnage !... Comment ne pas se suicider si l'on a un peu d'âme et que le sort vous condamne à Yonville ?*

GUSTAVE FLAUBERT,  
*Correspondance avec George Sand.*

## 1

*Yonville-l'Abbaye (Normandie, France),  
24 mars 1846.*

Après cette folle journée de la veille passée à courir dans la neige et la boue, après ces supplications vaines, ces menaces, ces refus grossiers auxquels elle s'était heurtée, elle avait enfin compris qu'elle était vaincue ; alors elle était rentrée, elle s'était à demi dévêtue, elle s'était couchée ; elle avait même dormi un peu. Se réveillant, elle avait eu la surprise de retrouver intactes la sérénité de la chambre, la douceur protectrice du lit, le tic-tac apaisant de la pendule ; puis, presque immédiatement, elle avait

commencé à sentir monter en elle ce goût âcre qui envahissait sa bouche, cette amertume infinie, ces sueurs froides, ces vapeurs inexorables qui tôt ou tard atteindraient la tête.

Par bonheur elle ne souffrait pas encore. Dans une sorte de nuage, elle se revoyait enfant, avec son père, ce gros fermier inculte et veuf qui, parce qu'il *avait du bien*, l'avait envoyée aux écoles. Puis le couvent des sœurs où elle avait été éduquée, comme elle y avait été choyée et aimée, n'était-ce pas là au fond qu'elle avait été la plus heureuse ? Ensuite son mariage avec ce gros garçon qui, même quand il portait son habit de tous les jours, avait l'air endimanché. La noce serpentant au travers de la campagne avec le violoneux en tête, la façon dont le soir il avait, pour la dévêtir, posé sur elle ses gros doigts de mari désormais *propriétaire*, le *boc* d'occasion, cette minable voiturette à cheval dont, croyant lui faire plaisir, il lui avait fait cadeau, sa façon de manger sa soupe en lapant interminablement chaque cuillerée ou de se curer les ongles avec son canif après le dessert, soupirant ensuite auprès de son feu jusqu'au moment d'aller se coucher ; enfin ses manières de mari à la fois comblé et trompé, son aveuglement pathétique, son inconscience, et surtout sa bonté, sa bonté si incommensurable qu'elle en était venue à ne plus pouvoir la supporter !

Elle revoyait son arrivée avec lui dans la petite ville quelques années auparavant, les malles déposées à même le sol dans la grande salle de cette auberge où des poules picoraient entre les tables et où pour la première fois le regard de Léon avait croisé le sien, longtemps avant que cette chose n'arrivât entre eux, longtemps avant qu'ils ne *s'aimassent* comme on dit ; et surtout longtemps avant qu'elle eût rencontré l'autre, ce Rodolphe au regard



inquisiteur et décidé, aux mains expertes, au cynisme goguenard de célibataire averti, cet amateur de soirées équivoques auxquelles, passant par la porte arrière de son jardin puis par le petit pont sur la rivière pendant que Charles ronflait, elle s'était parfois rendue malgré sa peur d'être découverte.

Elle revoyait aussi Homais le pharmacien, ce triste sire avec ses prétentions imbéciles, ainsi que les personnages de la petite ville, le percepteur Binet, le maire Tuvache, le notaire Guillaumin, le curé Bournisien, l'aubergiste la mère Lefrançois, le cocher Hivert, tous ces mornes pantins de Yonville dont chacun affichait sur la tête de quoi vous faire vomir ! Et surtout l'usurier Lheureux, le hideux Lheureux, les paroles habiles qu'il lui avait si longtemps débitées, les sottises qu'il lui avait fait acheter, l'argent qu'il lui avait prêté. Ensuite sa perspicacité, ses menaces, son insensibilité, ses propositions d'ancien tenancier de maison close, le papier timbré qu'il avait envoyé, la saisie des meubles et de la maison à laquelle il avait fait procéder, sa cupidité ; enfin cet argent, ce sale argent, ce manque d'argent qui à lui seul était presque la cause de tout.

Alors le premier spasme la prit. Elle en reçut le choc avec une telle violence qu'il lui sembla que l'intérieur de son corps tout d'un coup se retournait comme un gant, et en même temps la brûlure fulgurante commença à frapper sauvagement à l'estomac, au ventre, à la poitrine, à la gorge. Les coups de poignard s'abattaient l'un après l'autre ; ils ébranlaient la chair pantelante, la martelaient, l'épuisaient, l'anéantissaient. Cependant que les vomissements se succédaient et qu'une soif abominable s'emparait d'elle.

Un moment vers le matin il y eut une sorte de rémission dans sa torture mais elle était si complètement anéantie et surtout elle avait eu tellement

mal qu'elle savait qu'il n'y avait plus pour elle désormais d'autre solution que de mourir. Ouvrant les yeux, elle vit dans une sorte de nuage Charles son mari et Homais le pharmacien s'agitant grotesquement autour d'elle. Le premier n'avait pas eu le temps de retirer son chapeau tout mouillé de pluie ainsi que le grossier caban qu'il mettait pour ses visites, l'autre avait gardé son paletot et l'étonnante calotte grecque dont il s'affublait pour servir dans sa boutique. Ils s'activaient à préparer des potions qu'elle ne pourrait même pas absorber, affichant des poses dramatiques et désespérées. Charles surtout se frappait la tête contre le mur, prenant la terre et le ciel à témoin de son impuissance.

Elle remarqua cependant qu'en même temps il cherchait quelque chose dans le secrétaire où elle enfermait ses papiers.

Un second spasme la saisit, l'abominable choc recommença. La vague intérieure qui le portait était accompagnée d'une douleur si profonde, si intolérable qu'elle espéra sincèrement que ce coup-là était le dernier, que cette fois-ci elle allait mourir pour de bon. Elle se ranima, ouvrit les yeux. Maintenant deux autres hommes étaient là, eux non plus n'avaient pas pris le temps de retirer leurs manteaux et leurs hauts chapeaux noirs. A travers leurs lorgnons bordés d'un fil d'or, ils la considéraient, hochant la tête et prononçant ce seul mot : arsenic. Mais si eux aussi croyaient qu'il n'y avait rien à faire, pourquoi tenter encore quelque chose, ajouter pour rien à toutes ces souffrances ?

Elle referma les yeux puis les rouvrit un instant ; et il se trouva que très bienheureusement pour elle ce petit moment de conscience était le dernier. Chacun avait quitté la chambre sauf une personne, cette ombre noire qui se penchait vers elle comme

pour recueillir ses derniers secrets, était-ce la Mort ou la nuit, ou un prêtre, ou un autre médecin ou quoi encore ? Un rideau s'abattait, lequel ? Était-ce celui de l'un de ces interminables crépuscules de province qui, à l'heure où se ferment les persiennes dans chacune des petites villes comme celle où elle habitait, chaque soir tombaient du ciel ? Ou ce glorieux rideau de scène qu'elle avait vu descendre sur un opéra où, un jour, à Rouen, son mari l'avait menée entendre le fameux ténor Lagardy dans *Lucie de Lammermoor*, et où, par hasard à l'entracte, elle avait retrouvé Léon ? Était-il venu, le moment de dire la vérité ? Était-ce à cette ombre penchée sur elle qu'elle la devait ? Comme tout était loin et inutile déjà ! Surtout, au point de faiblesse où elle était parvenue, comment trouver seulement la force de se souvenir de ce qu'elle aurait pu raconter ?

Une dernière convulsion la secoua, elle perdit définitivement conscience ; et enfin elle partit, *abandonnant le terrain*, laissant aux autres leur existence médiocre, leurs rêves avortés, leur sinistre entourage, leurs abominables problèmes d'argent, leur méchanceté, leur malveillance, et surtout ce cynisme, cet affreux cynisme que, même dans ses amours, elle avait rencontré les derniers temps.

Était-ce seulement la peine d'avoir fait tourner quelques têtes ; et d'avoir été aussi jolie qu'on le disait ?

Le jour où elle mourut, Emma Bovary n'avait pas encore vingt-six ans.

*Préfecture de Rouen, 25 mars 1846.*

Pour Remi – comme du moins il le raconta plus tard – l'affaire commença le lendemain vers l'heure de midi. Il se trouvait avec quelques chenapans de ses collègues dans le bureau de police de la préfecture de Rouen quand leur patron le commissaire Delévoye entra, suivi d'un homme habillé en bourgeois. Ceux d'entre eux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail\*.

“Monsieur Remi, dit le commissaire Delévoye, pourriez-vous un instant nous rejoindre dans mon bureau ?”

Et, quand Remi fut entré :

“Monsieur Remi, continua Delévoye, inutile de vous présenter M. le professeur Larivière, le célèbre praticien de la faculté de médecine de notre ville.”

Remi s'inclina. Qui à Rouen ne connaissait au moins de réputation le docteur Larivière ?

“Avec l'un de ses confrères de Neufchâtel, le docteur Canivet, poursuivit le commissaire, le docteur Larivière a été appelé il y a deux nuits en urgence dans le village de Yonville-l'Abbaye, à huit lieues d'ici, au chevet d'une femme nommée Emma Bovary et âgée d'environ vingt-cinq ans. Cette femme s'était empoisonnée à l'arsenic, selon toute apparence par suicide ou accident.”

Bel homme aux cheveux argentés, la redingote cossue ornée d'une rosette de la Légion d'honneur, le docteur Larivière opina.

\* Cette unique phrase, comme l'une des dernières du présent livre que signalera une autre note, est la seule à se retrouver à peu près identique dans le roman de Flaubert. Tout le reste en diffère, on comprendra pourquoi.

“Cette femme est morte peu après leur arrivée, continua le commissaire, entourée de l’affliction de sa famille et de ses amis. Chacun parlait d’un suicide, mais à certains signes le docteur Larivière et son confrère ont eu suspicion de crime – oui, reprit-il, je dis bien : suspicion de crime”, et au même moment Larivière opina à nouveau.

Delévoye poursuivit. Sous le premier prétexte et avant d’aviser la police, les deux médecins avaient jugé bon, comme la loi le leur permettait, d’ajourner le permis d’inhumation. Laissant les choses en l’état, chacun alors était reparti vers son domicile respectif, Canivet à Neufchâtel, Larivière à Rouen.

A son retour à Rouen, Larivière avait immédiatement fait part de ses soupçons au procureur du roi et au juge, lequel avait délivré une commission rogatoire. D’Herville, le médecin légiste de la préfecture, était déjà parti là-bas accompagné d’un gendarme cependant que Delévoye, chargé de l’enquête policière, le rejoindrait le soir même.

“Vous, dit-il à Remi, m’accompagnerez pour m’aider. Filez donc faire votre malle, soyez dans une heure place Beauvoisine à l’hôtel de la Croix-Rouge. La voiture de la préfecture étant prise par d’Herville et le cabriolet ne pouvant être utilisé par ce temps, nous emprunterons la diligence qui à quatre heures trois quarts part pour Yonville.”

Ainsi donc, par une de ses bontés particulières, M. Delévoye – un patron qu’il aimait et respectait entre tous – prenait-il avec lui Remi pour l’assister dans l’une de ses enquêtes. De quel orgueil celui-ci ne se sentit pas gonflé !

“Professeur Larivière, reprit Delévoye, continuerai-je mon petit interrogatoire ?

— Mais naturellement, je suis ici pour ça ! s’exclama Larivière. Voici ce que j’ai rapporté hier soir à M. le procureur du roi et qui a motivé la décision

de lancer une enquête : l'avant-dernière nuit donc, le docteur Canivet et moi avons été appelés en urgence, lui de Neufchâtel, moi de Rouen, au chevet de l'épouse de l'officier de santé de Yonville-l'Abbaye, M. Charles Bovary, laquelle avait absorbé une forte dose d'arsenic. Avec la neige exceptionnelle qui est tombée ces jours-ci, Canivet et moi n'avons pu arriver que dans la matinée, ce qui fait que la condition de la patiente était devenue grave, d'autant que les premiers soins avaient été maladroitement prodigués : au lieu de lui introduire tout simplement trois doigts dans la gorge pour la faire vomir, on l'avait purgée, on lui avait administré toutes sortes d'émétiques et de contrepoisons qui n'avaient qu'aggravé son cas !... Bref, peu après notre arrivée, elle décédait.

— Mais pourquoi un crime ? interrompit étourdiement Remi. Pourquoi pas un accident ou un suicide ?

— Puis-je poursuivre ?” fit le médecin, manifestement agacé par l'interruption du jeune homme. Et du reste, au lieu de continuer, il s'arrêta.

“Enfin, Remi, écoutez le professeur ! s'écria le commissaire.

— Je continue donc, reprit Larivière, apparemment apaisé. Inutile de vous dire qu'à notre arrivée à Canivet et moi, la panique régnait ! Se trouvaient alors au chevet de la patiente son mari, le dénommé Charles Bovary, ainsi que le pharmacien du village et son épouse qu'il avait appelés en première assistance, chacun semblant affolé et évoquant une tentative de suicide au sujet de laquelle la victime avait laissé une lettre. Quand tout a semblé perdu et qu'il a été décidé d'appeler le prêtre, Bovary, le pharmacien et sa femme y sont allés, moi je suis resté seul avec Canivet et la patiente. Je tenais la main de celle-ci, le pouls était imperceptible. Elle ne donnait presque plus signe de vie, mais tout à

coup ses yeux se sont ouverts !... Elle m'a fixé avec une intensité que je n'oublierai jamais (or j'ai vu beaucoup de mourants dans ma vie, sachez-le !). Enfin, à croire que depuis le début elle suivait derrière ses yeux fermés toute l'agitation qui l'entourait, elle m'a demandé faiblement si j'étais le docteur Lari-vière (d'où tenait-elle mon nom ?). Sur ma réponse affirmative, elle m'a dit très distinctement : «*Assassinée, pas suicidée.*» Canivet à son tour se penchant sur elle, elle a essayé de lui montrer quelque chose du côté de son cou. Lui et moi étions stupéfaits. Nous l'avons pressée de questions mais déjà c'était trop tard, elle était retombée dans son coma ou plutôt sa stupeur physiologique ! Quelques minutes après elle mourait, juste au moment où le curé du village entrait dans la chambre avec les derniers sacrements.

— Continuez, dit le commissaire.

— Que faire ? Imaginez mon indécision. Rappor-ter à ces gens qui entouraient la morte, à ce mari presque fou de douleur, à ce pharmacien ami, une telle accusation, de plus formulée par quelqu'un à l'esprit sans doute altéré par de si horribles souffrances ?... Me taire, pour favoriser une enquête, si enquête il devait y avoir ?... Ma foi, j'étais fort embarrassé, quand soudain voilà ce brave Canivet qui vient à mon secours : s'agitant selon son habi-tude autour du corps et se rappelant le dernier geste de la mourante, il remarque une petite bles-sure encore fraîche située au bas du côté droit du cou de la morte, une autre sur l'épaule, une autre encore sur le torse ! Oh, à peu près rien, des traces à peine marquées, des rougeurs de moins d'un demi-pouce de large, le genre de contusion qu'on se fait en se cognant à un meuble ou étant transporté malgré soi, en tout cas quelque chose qui avait l'avantage de pouvoir être considéré comme sus-pect... Je saute sur l'occasion, je félicite ce pauvre

Canivet de sa perspicacité. J'indique qu'à cause de cette découverte mieux vaut remettre l'inhumation et demander une enquête, voilà mon Canivet qui se rengorge et abonde dans mon sens !... De lui-même il annonce que, bien que les contusions qu'il a découvertes soient probablement sans importance, il est souhaitable que le corps fasse l'objet d'une expertise. Ainsi le permis d'inhumer est-il suspendu sans que j'aie même eu besoin de mentionner la surprenante révélation de cette femme. Jugez de mon soulagement, en même temps que de la consternation des assistants !

— Pourquoi cette consternation ?

— La peur du scandale, j'imagine, chez ces gens déjà accablés de chagrin.

— Et la lettre dans laquelle elle parlait de son suicide ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai point vue.

— Admirez, monsieur Remi, s'exclama le commissaire, le sang-froid exceptionnel, dirais-je l'excellence ? dont ces messieurs de la Faculté ont fait preuve ! D'autres moins expérimentés auraient répété ce qu'ils venaient d'entendre, alertant ainsi le ou les coupables... si naturellement coupable il y a et se trouvant à proximité. Ayant gardé le mystère, ils nous laissent une affaire plus facile à éclaircir !

— Oh ! mystère est un bien grand mot, reprit modestement Larivière, mais il est vrai que j'ai une certaine habitude de ces choses. Le fait est qu'à part Canivet et moi (qui naturellement ne dirons rien), nul en ce moment à Yonville n'imagine que nous avons soupçon de meurtre ! Gardons cependant ses limites à l'affaire : certes cette femme a clairement prononcé le mot d'assassinat, mais qui peut jurer que, quand elle a parlé, elle ne mentait ni ne délirait ? N'oubliez pas aussi que le seul point officiel qui légitime le retard du permis d'inhumer est



l'existence de ces petites ecchymoses que Canivet a remarquées. Or le premier expert venu (je ne dis pas cela pour le vôtre, celui de la préfecture, ce M. d'Herville que vous avez envoyé là-bas !) conclura que ce ne sont pas elles qui ont entraîné le décès, mais bien l'empoisonnement. Bientôt il y aura aussi l'état du corps. En bref, je recommande qu'on ne perde pas de temps et qu'on presse l'enquête.

— Qu'en pensent le mari et le pharmacien du village ?

— De quoi ? Des ecchymoses ? Rien, sinon qu'ils ne les avaient pas remarquées. Dans leur opinion elle a pu se les faire elle-même car elle s'est beaucoup débattue dans ses souffrances et à plusieurs occasions il a fallu la maintenir. A mon avis la question n'est plus là : car si cette femme est décédée d'empoisonnement et qu'en même temps on a soupçon que ce n'est pas elle-même qui s'est empoisonnée, la question est de savoir qui l'aurait fait et pourquoi. Ce qui ne me semble plus être de notre ressort, à M. Canivet et à moi ; mais plutôt du vôtre, messieurs de la police.

— Assurément, dit Delévoe.

— On me dit que vous quittez le service. Si cela est, j'en aurai du regret.

— C'est exact. Je suis atteint par la limite d'âge et probablement c'est ma dernière enquête. Croyez cependant que je ferai autant qu'à l'ordinaire.

— J'en étais sûr.

— M. le préfet m'a promis que je pourrai partir avec le grade supérieur, et arrondir ainsi un peu ma pension.

— Qui le mérite plus que vous ? répliqua aimablement Larivière. Du reste, à l'occasion, je me permettrai de lui rappeler sa promesse. Sait-on déjà qui vous remplacera ?

— Oh, il ne manquera point de candidats !” fit le commissaire d’un ton désabusé. Et il eut un geste circulaire embrassant le monde entier, Remi inclus.

Nul cependant mieux que Remi ne comprenait la tristesse de son vieux maître. Delévoye était de la génération des policiers recrutée sur le tas, anciens soldats de l’Empire le plus souvent, élèves de Fouché, de Canler, de l’ancien forçat Vidocq même un temps ! Nuit et jour sur les chemins avec leurs gros souliers ferrés, jamais avars d’une filature ou d’une planque, pistolet d’arçon dans une main, quelques francs dans l’autre pour payer les *indicateurs* qui à l’époque étaient la base de la police, ils avaient excellé à prendre en flagrant délit un malfrat sur une foire, à arrêter sur le fait les détrousseurs d’une diligence ! Mais maintenant les écritaires comptaient plus que les pistolets, on ne se déplaçait que commission rogatoire ou Code civil en main, on voulait des comptes rendus d’enquête, des procès-verbaux d’interrogatoire, des expertises, des contre-expertises. De sorte que, et bien qu’il n’en connût point d’autre, il arrivait à Delévoye d’aimer de moins en moins son métier.

Mais sans doute à ce moment Larivière jugea-t-il qu’il avait assez parlé. Sa barbe n’était point faite, ses joues minces sortant d’un grand col roide maintenu par une cravate blanche à rosette étaient creusées par l’épuisement, sa belle chevelure grisonnante d’élégant sexagénaire était en désordre. Sur son visage il passa une main fine et nerveuse ornée d’une chevalière.

“Mes dernières nuits ont été rudes, dit-il, permettez que j’aille me coucher ! Voyez Canivet à Neufchâtel, il confirmera ma déclaration... Je soupe ce soir avec le procureur du roi chez le préfet du département, lesquels sont tous deux de mes amis. Je ne manquerai pas de leur faire compliment du

zèle et de la promptitude déployés par leur police en cette affaire !... Quant à vous, jeune homme, ajouta-t-il se tournant vers Remi, puisqu'il semble que vous alliez accompagner M. le commissaire, laissez-moi vous féliciter : vous voilà associé à une bien intéressante enquête !”

A ces noms redoutés du procureur du roi et du préfet, le commissaire et Remi échangèrent un regard aigu. Puis tous deux s'inclinèrent simultanément pour remercier. L'instant d'après, le pas sec de Larivière retentissait sur le perron de pierre de la préfecture. Un claquement de fouet se fit entendre, les vitres des fenêtres se mirent à trembler, la lourde berline noir et vert attelé de trois magnifiques chevaux crottés jusqu'aux oreilles, vraie voiture de médecin à la mode, s'ébranla pour le ramener chez lui.

Cette année-là, le mois de mars était étrange. Après le redoux de la fin de l'hiver, la neige était revenue sans prévenir. Une vague de froid insolite avait envahi la région de Rouen, bloquant les routes, gelant les mares, envahissant les haies, tuant net les pieds d'iris qui, sans doute égarés par le calendrier, avaient risqué un imprudent bout de nez sur le toit des chaumières où d'ordinaire ils commençaient à verdier.

3

“Un homme qui chaque semaine soupe avec le procureur du roi ou M. le préfet ! fit le commissaire avec un soupir d'admiration qui n'était pas feint.

— Est-il vrai qu'il a été l'assistant de Larrey, le fameux chirurgien de la Grande Armée ?

— L'Empereur lui-même l'a décoré sur le champ de bataille à Wagram quand il avait vingt ans, maintenant c'est le médecin le plus célèbre du département, il enseigne à la Faculté, il prend les plus gros honoraires ! Comment Bovary, ce minable officier de santé départemental à trois francs la visite, a-t-il pu se payer ses services ?

— C'était pour sa femme après tout.

— Avec quel résultat ? Elle est morte quand même.

— Sans doute ne se fait-on pas payer entre membres de la profession”, hasarda Remi, regardant au travers de la fenêtre envahie de givre la voiture passer la grille.

En ses moments de bonne humeur, il arrivait à M. Delévoye de le tutoyer :

“Ah, dit-il avec un gros rire, toi, on voit bien que tu n'es pas natif de Normandie !”

Assez souvent en effet, les Normands faisaient reproche à Remi d'être un “Horsain”, *quelqu'un qui n'est pas d'ici*. L'origine du jeune homme était parisienne. Son père, ingénieur à Paris, avait été employé à Rouen pour la construction du chemin de fer du Havre. Il était mort dans un accident de tunnel quand lui était enfant, sa mère alors étant restée à Rouen.

“En tout cas ce docteur Larivière ne semble pas avoir une haute opinion de son confrère Canivet.

— Tous ces médecins se détestent. En appeler ensemble deux de ce calibre relevait de la provocation.

— Deux avis valent mieux qu'un.

— Oui, sauf quand ils se contredisent. Heureusement, la mort de la patiente a réconcilié ces deux-là !”

Remi quittait le bureau quand soudain le nom de Yonville-l'Abbaye lui rappela quelque chose.

*femme et colombe, est-ce que l'on voit ce que cela veut dire ? Plus d'une fois dans le livre elle fait penser à ces jolis oiseaux captifs et mélancoliques qui tournent dans les cages et s'usent le bec contre les barreaux à essayer de comprendre ce qui leur arrive. Pourquoi se donner la peine de les tuer ? Dès qu'ils auront mesuré la dimension de leur cage et compris ce à quoi ils sont condamnés, ils se tueront d'eux-mêmes. Ils n'auront pas besoin de la triste complicité des assassins de Yonville pour mourir !*

*Dont acte.*

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.